

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Une insoutenable insignifiance

Jean Côté, *Deux meurtres pour le même prix*, Montréal, Québecor, 1994, 224 p., 19,95 \$.

Jacques Vézina, *La mort dans l'âme*, Montréal, Presses d'Amérique, 1994, 320 p., 19,95 \$.

André Thibault, *Schoenberg*, Montréal, Triptyque, 1994, 178 p., 16 \$.

Francine Bordeleau

Numéro 78, été 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38542ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bordeleau, F. (1995). Compte rendu de [Une insoutenable insignifiance / Jean Côté, *Deux meurtres pour le même prix*, Montréal, Québecor, 1994, 224 p., 19,95 \$. / Jacques Vézina, *La mort dans l'âme*, Montréal, Presses d'Amérique, 1994, 320 p., 19,95 \$. / André Thibault, *Schoenberg*, Montréal, Triptyque, 1994, 178 p., 16 \$.] *Lettres québécoises*, (78), 28–29.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Jean Côté, *Deux meurtres pour le même prix*, Montréal, Quebecor, 1994, 224 p., 19,95 \$.
Jacques Vézina, *La mort dans l'âme*, Montréal, Presses d'Amérique, 1994, 320 p., 19,95 \$.
André Thibault, *Schoenberg*, Montréal, Triptyque, 1994, 178 p., 16 \$.

Une insoutenable insignifiance

En toutes choses, il faut savoir jusqu'où ne pas aller trop loin. Cette vérité première, universelle, certains tenants de la littérature de masse semblent, hélas ! ne l'avoir pas admise.

POLAR
Francine Bordeleau

CHRISTINE BROUILLET — *NOTRE REINE DU POLAR*, pour dire comme d'aucuns — peut dormir en paix : si les auteurs semblent de plus en plus nombreux à investir le genre, ils ne sont pas tous très inspirés. Plusieurs se montrent même incapables de maîtriser les règles élémentaires du roman policier. Comme s'ils ne savaient pas, ceux-là, qu'un meurtre ne suffit pas.

C'est le cas de Jean Côté. Si l'on en croit sa bibliographie, *Deux meurtres pour le même prix* serait rien de moins que son trente-quatrième livre ! Trente-quatre titres, répartis en treize rubriques différentes qui vont de la biographie (de Marcel Chaput, « pionnier de l'indépendance », de Jean-Marc Brunet, l'espèce de médecin naturopathe, de Jacques Gagnon, « un grand de chez nous ») aux loisirs (*Le Maroc sans problème*, *Le livre au féminin*, *L'almanach de la femme*) en passant par le roman historique (*Les chemins qui marchent*, *Les coureurs de bois*) et l'économie (*Les guerriers de l'émergence*). Comme on le voit, Jean Côté est un véritable phénomène, sans doute un scribe engagé par les Éditions Quebecor pour pondre vite fait un livre sur n'importe quel sujet.

Ici, Pierre Talbot, un homme d'affaires prospère, est retrouvé assassiné dans sa villa de Floride avec sa maîtresse, Alexandra Mitsou Paradis. L'assassin, nous le connaissons depuis le début : c'est un tueur à gages qui s'appelle Carl Edward. À l'inspecteur Nicolas Duracell, maintenant, de le découvrir. Et de trouver pour qui le tueur travaille.

Pour faire passer le temps et pour brouiller les pistes, Côté nous dépeint, en parallèle, les coutumes, faits et gestes des membres du riche clan Désourdy dont le fief est un petit village proche de la frontière étatsunienne. Ce village est doté, entre autres journaux locaux, de *L'intransigeant*, « une publication que l'on disait vouée au socialisme » ; Myriam, l'une des filles Désourdy, a un « dada : l'émancipation de la femme »... Le socialisme, « l'émancipation de la femme » et le reste : les références de Côté appartiennent vraiment à un autre temps. Quant au style de l'auteur, il est à l'avenant. On lira ainsi, sur une des femmes de la famille : « Avec ses cheveux blancs peignés en couronne, son air effacé cachait une volonté à toute épreuve. » Et ça n'est qu'un exemple parmi d'autres.

D'un auteur mettant en scène ce genre de personnages, on

s'attendrait généralement à une critique des mœurs villageoises et des élites locales, de même qu'à des considérations cyniques sur le monde de la haute finance. Or, la critique, pour peu que l'on puisse parler de critique, se fait ici assez discrète. Jean Côté se contente plutôt d'utiliser les ingrédients convenus — argent, sexe, pouvoir, pègre — d'une recette éculée. Le résultat en est un livre de toute évidence écrit rapidement qui représente la littérature de masse dans ce qu'elle a de plus détestable.

À mourir d'ennui

Mais comparé à *La mort dans l'âme*, *Deux meurtres pour le prix d'un*, petit roman policier sans prétention qui a sa place toute trouvée dans les gares et les aéroports, relève du grand art. Il s'agit là d'un premier récit de Jacques Vézina ; la charité chrétienne la plus élémentaire nous incite à recommander à l'écrivain en herbe de ne pas récidiver.

L'auteur, policier de profession, « s'est toujours passionné pour l'être humain, dans sa globalité et sa complexité », nous informe l'éditeur. En font foi des études en « intervention psychosociale » et en psychologie, disciplines qui transparaissent de façon évidente dans ce récit, mais dont Vézina ne semble avoir retenu que les aspects caricaturaux.

Celui-ci nous plonge « au cœur de la culture policière québécoise ». L'anecdote, d'une simplicité confondante — au cours d'un vol à main armée survenu dans une caisse populaire de province, un policier est assassiné —, est prétexte à nous démontrer que les policiers sont de bien bonnes personnes qui débordent de compassion envers l'humanité souffrante. Mais l'uniforme leur sert d'armure « anti-émotions ».

Rarement aura-t-on vu ratage aussi total. Cela tient au style de Vézina qui mélange à un charabia empruntant autant à la psychologie qu'au fonctionnement technique des opérations policières tous les euphémismes de la



rectitude politique. Vézina nous précise ainsi que Marc, le défunt, «était un homme qui n'avait pas eu peur de se remettre en question souvent et qui avait cheminé beaucoup». Au policier chargé de l'éloge funèbre, on reconnaît que «cette tâche, qu'il doit exécuter actuellement, n'est pas si facile que ça à réaliser sur le plan humain, mais surtout sur le plan émotif». Ce vocabulaire, ces clichés de la psychologie — «émotif», «consciement», «inconsciement», «sensibilité», «symboliquement»... — sont d'ailleurs utilisés à tort et à travers. L'auteur ne craint en outre ni redondances ni redites, et on aura droit à des perles comme : les yeux «qui le fixent impunément, hagards et fixes» ; «le contact quotidien avec la population, c'était son pain quotidien» ; «dans son for intérieur, silencieusement, sans remuer les lèvres»... Le désastre se poursuit dans la structure même du roman, qui repose sur le retour en arrière. Le procédé est-il à ce point compliqué ? En tout cas, l'auteur s'avère bien incapable de le maîtriser.

La mort dans l'âme est un récit platement didactique et sentencieux, aux idées et à la psychologie simplistes. Alors, pourquoi rendre compte d'un roman aussi vide de sens ? Parce qu'il me semble illustrer assez bien l'échec de nos institutions d'enseignement à former des gens aptes à écrire correctement et, par conséquent, à exprimer un raisonnement et une réflexion. Et ces pseudo-écrivains ne sont que trop nombreux.

Un métier dangereux

On prendra plus de plaisir à lire *Schoenberg*, le premier roman d'André Thibault.

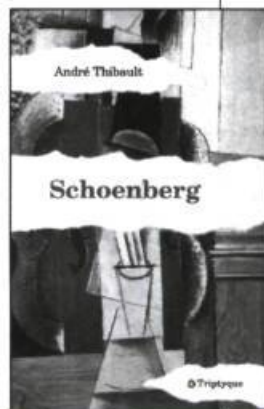
Pigiste et membre du comité de rédaction de la revue *Possibles*, Thibault nous offre ici un polar distrayant mettant en scène un

enseignant incompris, un détective dérouté, une élève astucieuse et des trafiquants de drogue qui écoulent leur marchandise dans les cours d'école.

René Gaudet, enseignant dans une école primaire, est retrouvé assassiné au sortir d'un concert Schoenberg à la Place des Arts. À qui a-t-il déplu, ce prof dont les relations avec autrui sont invariablement inscrites sous le signe du malentendu ? Plus l'enquête avance — et piétine —, plus la liste des suspects s'allonge : Thibault respecte donc scrupuleusement les règles élémentaires du roman policier.

Pour une fois, nous avons une intrigue qui se tient jusqu'à la fin et je n'en divulguerai pas la solution. Disons seulement que l'auteur réunit assez de protagonistes différents — des femmes frustrées, des maris jaloux, des anciens amants, des caïds de la drogue, des collègues haineux, des parents inquiets... —, qui tous auraient pu commettre le crime, pour garder son lecteur en haleine. Ajoutons à cela que les personnages sont pittoresques à souhait et bien campés, à commencer par cette écolière intelligente et malicieuse qui se fait fort d'aider le détective Tacmavi à résoudre l'énigme.

André Thibault semble s'être bien amusé à écrire ce récit, et nous amuse aussi. *Schoenberg* n'est pas un grand livre, loin de là. Mais c'est un polar ma foi fort sympathique et divertissant. Idéal pour la plage ou l'hôpital (comme on dit).



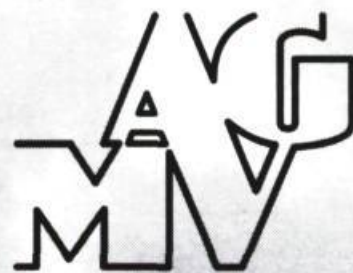
Jacques Vézina



André Thibault

Le CAP sur l'excellence

Notre nouvelle presse 5 couleurs
donnera fière allure à vos couvertures



«L'IMPRIMEUR»

AGMV inc.

CAP-SAINT-IGNACE
Téléphone : (418) 246-5666
Télécopieur : (418) 246-5564

MONTREAL
Téléphone : (514) 848-9766
Télécopieur : (514) 848-0160

IMPRESSION SOIGNÉE DE VOS LIVRES, PÉRIODIQUES ET BROCHURES.